2e ÉDITION

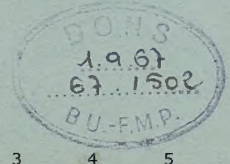
L'HOPITAL SAINT-LUC DE LYON

NOTES ET SOUVENIRS
(1869-1940)

Avec 4 dessins originaux de L.-L. MICHEL



LYON
IMPRIMERIE A. REY
—
1941



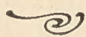
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10


FACULTE DE MEDECINE DE PARIS
ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ



L'HOPITAL SAINT-LUC DE LYON

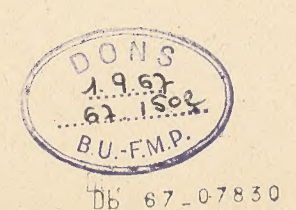
NOTES ET SOUVENIRS
(1869-1940)





Avec 4 dessins originaux de L.-L. MICHEL

LYON
IMPRIMERIE A. REY
—
1941



I

ORIGINES PROVIDENTIELLES

La fondation de l'Hôpital Saint-Luc évoque de précieux et lointains souvenirs que cette brève monographie a pour objet de faire revivre, dans une heure particulièrement douloureuse [1].

Ses origines, associées à la bienfaisante mémoire du vénérable Père Chevrier, remontent au mois de janvier 1869.

Depuis déjà neuf ans, en décembre 1860, ce missionnaire des humbles, dont le procès de béatification est en instance, avait créé l'œuvre si méritoire du Prado pour l'évangélisation des enfants de la classe ouvrière, auxquels il enseignait le catéchisme et la technique de l'apprentissage profes-

[1] La présente Notice a été achevée pendant l'occupation de Lyon par les armées allemandes (juin-juillet 1940).

sionnel leur permettant de se procurer un métier. En quoi, il aura été le précurseur populaire de la paix sociale conditionnée par le redressement de nos mœurs et la renaissance chrétienne des masses, plus que jamais nécessaires dans la déchéance où nous a réduits le matérialisme envahissant.

Au nombre des personnalités lyonnaises qu'attiraient à lui les effluves de sa contagieuse charité, se trouvait alors un remarquable praticien de la Médecine homéopathique, le docteur Eugène Emery. Aussi bienveillant qu'expérimenté et soucieux d'améliorer le sort des malades, il avait formé le projet d'organiser dans notre ville, sur le modèle de l'Hôpital Saint-Jacques de Paris, un établissement destiné à les traiter suivant les nouvelles méthodes de la thérapeutique du docteur Hahnemann.

Il s'en ouvrit au Père Chevrier, le sachant accessible à toute initiative d'une sollicitude compatissante.

Parmi ses grands confrères, le docteur J.-B. Gallavardin s'offrait, lui exposa-t-il, à unir ses efforts aux siens pour réaliser l'entreprise dont l'aboutissement exigerait d'importantes ressources qu'on espérait pouvoir se procurer.

L'inspiration du docteur Emery l'incite donc à solliciter les conseils du Père du Prado qui, pour fonder son œuvre, n'eut recours qu'au soutien céleste. Il sera, mieux que tout autre, qualifié dans une aussi grave circonstance et apte à l'encourager ou le détourner de la perspective, peut-être chimérique, sur laquelle il édifie un programme de vaste envergure.

— « Vous attendez-vous à n'en retirer que des « satisfactions personnelles et des louanges ?... » Telle est la question qu'on lui pose, et il y réfléchira longuement avant d'y répondre.

— « Je vous avoue, déclare-t-il au cours d'un « second entretien, qu'à méditer votre observation « suggestive, je conçois pratiquement la difficulté « de ma tâche. Mais, en dépit des obstacles à « prévoir, je n'en ai pas moins le désir de persé- « vérer... »

— « Dans ces conditions, il convient d'aller de « l'avant, car le Bon Dieu sera votre associé... »

Ainsi, la détermination du docteur Emery devint-elle définitive.

La première chose à faire était de choisir l'emplacement du futur Hôpital. Or, il rencontre un jour le Père Chevrier sur le quai du Prince-Impé-

rial, qui porte actuellement le nom du célèbre physiologiste Claude Bernard, et l'entretient de ses recherches.

Non loin de là, en bordure des terrains vagues de la rive gauche du Rhône, s'élevait une construction isolée, connue sous l'enseigne de « Bal d'Apollon », que fréquentait la clientèle suburbaine des amateurs de danse.

— « Voilà ce qu'il vous faut, dit en souriant « le Père. J'ai déjà pris pour mes enfants le « Bal « du Prado »[1]. Qui vous empêche, pour vos « malades, d'occuper celui « d'Apollon ? ».

Et de fait, les deux bals concurrents se trouvaient assez proches dans ce quartier champêtre de la Guillotière où le voisinage immédiat du Rhône semblait devoir réaliser des conditions exceptionnellement salubres pour une Maison hospitalière.

Par l'entremise surnaturelle de l'admirable prêtre guidant de la sorte le docteur Emery, une deuxième fondation charitable va surgir, en les purifiant, de lieux voués jusqu'alors aux seuls plaisirs profanes.

[1] Rappelons que la table de communion de la chapelle de la Providence du Prado est la barrière de l'orchestre de l'ancien bal de la rue Dumoulin.

Telle se résume l'histoire des origines d'un Hôpital qui devait être placé sous le vocable du portraitiste de la Vierge Marie, l'Évangéliste Saint-Luc, patron des médecins et médecin lui-même.

Les subsides indispensables à sa construction s'alimentaient de diverses libéralités locales, mais on était en droit d'escompter la généreuse participation d'un bienfaiteur parisien, dont le docteur J.-B. Gallavardin venait d'obtenir la promesse de concours [1].

Sur ces assurances, la « Société civile de Médecine Pratique », constituée le 15 janvier 1869, au capital de 100.000 francs, entre les docteurs Emery et Gallavardin, MM. Paul Borel, Lodoïs Meaudre et Alphée Servan, achetait le terrain prévu. L'acte de cette acquisition, reçu par Maître Curis, notaire, intervint le 13 février suivant. La Société anonyme des Bateaux à vapeur pour la Navigation du Rhône et de ses affluents y consent la cession de 6.340 mètres superficiels, au quartier dit de « l'Ile Béchevelin », confinés : au nord, par

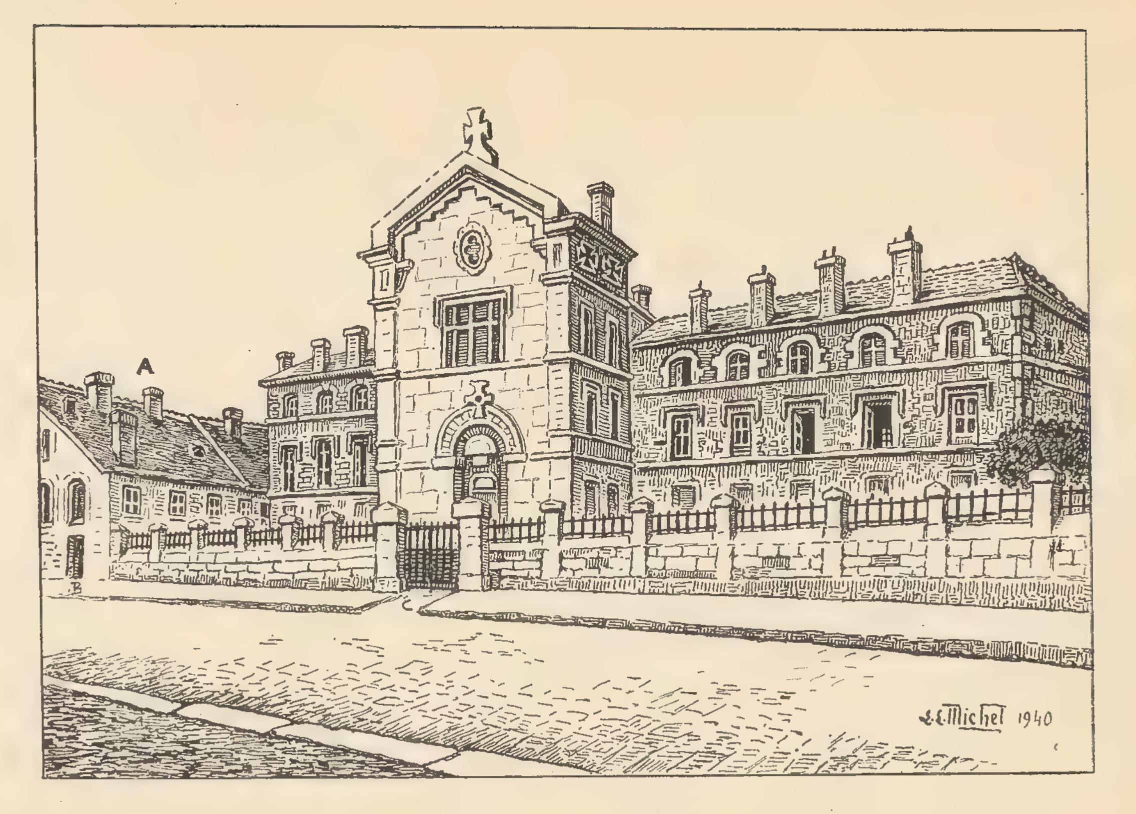
[1] Le nom de M. Legras, décédé en 1876, figure en tête de la plaque commémorative, érigée, au seuil de la chapelle de Saint-Luc, à la mémoire des bienfaiteurs et administrateurs de l'Hôpital.

le prolongement de la rue du Rhône (présentement Chevreul); au levant, par la rue Cavenne (transformée dans cette partie en rue Raulin); au midi, par la rue de la Lône (aujourd'hui Jaboulay), et au couchant, nous le savons, par l'ex-quai du Prince-Impérial.

Le plan de l'Hôpital, que dressa M. Franchet, architecte, prévoyait, en retrait du modeste bâtiment dont il a été parlé et qu'on destinait à être réparé, l'alignement de l'édifice actuel, moins le grand pavillon de deux étages sis actuellement à l'angle de la rue Jaboulay et sans l'annexe perpendiculaire au centre de la façade du jardin, qui aura, bien plus tard, la chapelle pour principale destination. *(Voir dessin ci-contre.)*

Dès le commencement des travaux, apparut le problème de leurs fondations, complexe à résoudre en raison de la nature sablonneuse du sol où s'infiltraient les eaux du fleuve [1]. Mais une heureuse coïncidence allait permettre aux premiers administrateurs de Saint-Luc de se procurer, sans dépense supplémentaire, tout le remblai désirable.

[1] Le terrain était constitué par des *lônes*, ainsi que l'indiquait le nom de la rue dite « de la Lône ».



SAINT-LUC, AUTREFOIS

A. *Pavillon d'Apollon.*
B. *Entrée de l'Hôpital.*
C. *Entrée principale, non encore en service.*

M. Félix Mangini, dont les vieux Lyonnais n'ont jamais sollicité en vain la bienfaisance, dirigeait alors l'entreprise de la nouvelle ligne de chemin de fer reliant notre ville à Montbrison. La percée du tunnel de la gare Saint-Paul, sous la colline de Fourvière, rendait disponibles des milliers de mètres cubes de déblais ne pouvant avoir de meilleur emploi que de satisfaire aux besoins d'un hôpital. Ils furent donc mis gracieusement à sa disposition. Mieux encore, M. Mangini compléta leur offrande en expédiant, par la même occasion, un chargement gratuit de pierres de taille.

Il semble opportun de souligner au passage que, bénie par le vénérable Père Chevrier, la Maison de Saint-Luc a posé ses assises sur de la « terre mariale », en provenance de la « montagne où l'on prie » et face à celle « où l'on travaille », puisqu'on a décrit sous cette forme imagée la cité lyonnaise, avec son sanctuaire de la Vierge dominant la Saône sur l'autre rive de laquelle s'élève le plateau de la Croix-Rousse laborieuse.

Ajoutons ici, pour affirmer les traditionnels liens d'entre nous et le Prado, que son saint fondateur vint chercher un refuge dans notre Hôpital, lorsque, en 1878, il ressentit, sous l'excès d'une

fatigue physique immodérée, les premières atteintes du mal dont l'emprise irrémédiable devait bientôt lui ouvrir les portes du Ciel [1].

[1] Le Père Chevrier a été soigné à Saint-Luc où il fut traité, du 8 novembre 1878 au 31 janvier 1879, par le docteur Emery qu'il appelait « le bon Monsieur ». C'est là que, d'une main déjà tremblante, il écrivit son admirable « testament spirituel », quelques mois avant de mourir, le 2 octobre suivant, dans la chère Providence du Prado. Sa chambre, donnant sur le quai, était située au rez-de-chaussée, dans la partie de l'aile droite qu'occupe aujourd'hui la Salle Saint-Vincent. Le lit de cette chambre a été offert, après sa mort, à l'Œuvre de ses successeurs.

Sœur Angèle, doyenne de nos Religieuses, décédée en décembre 1939, avait connu le Père, pendant son séjour à Saint-Luc, et lui gardait un pieux souvenir.

II

L'ÈRE DES DIFFICULTÉS

Le gros œuvre de la construction s'achevait au moment où éclata la guerre de 1870, qui interrompit tous les travaux.

Seul, le bâtiment de l'aile nord-ouest, désigné encore sous la dénomination « d'Apollon », était susceptible, par sa récente transformation, de recevoir des lits en salle commune.

Le Conseil d'administration décida spontanément de l'affecter à une ambulance militaire. Ses premiers occupants vont être des blessés du champ de bataille. Le total des soldats soignés dans cette ambulance, parmi lesquels certains Allemands, atteindra le chiffre, à vrai dire modeste, de 204. Par contre, il n'en mourut qu'un seul, ce qui

justifie le savoir chirurgical du Service de Santé d'alors.

Après les hostilités, si cruellement douloureuses en un laps de temps restreint, il s'agissait de reprendre la besogne suspendue, de solder les mémoires impayés d'entrepreneurs et de mener à bien l'exécution complète du programme d'ensemble.

Surgissent aussitôt de multiples difficultés : lenteur des chantiers, grève de maçons, défaut de cohésion des uns avec les autres, pénurie passagère de fonds. Il n'est que de consulter les archives du moment pour toucher du doigt les contrariétés des administrateurs, responsables vis-à-vis de leur principal commanditaire parisien, dont la générosité avertie ne se dispense pas de surveiller à distance la progression des travaux qui ne lui semble pas assez rapide.

Deux architectes, M. Chartron et M. Bossan (ce dernier absorbé par l'édification de la Basilique de Fourvière) ont remplacé M. Franchet. Tout désigné pour les assister de sa compétence artistique, M. Paul Borel leur sera adjoint par le Conseil. Grâce à quoi, et malgré les retards qu'on déplore, l'aménagement intérieur est presque achevé au dé-

but de 1874. Mais l'Hôpital, dont l'inauguration religieuse a eu lieu le 16 juin 1875, n'ouvrira ses portes qu'en juillet suivant[1].

Au préalable, un traité administratif, confirmant la volonté expresse des fondateurs, a remis sa direction à la Compagnie des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Cinq Sœurs, dont ma Sœur de Montalembert comme supérieure, constitueront la Communauté initiale.

Le Service de l'Aumônerie fera l'objet d'un accord parallèle avec la Paroisse Saint-André.

Tout étant au point, l'œuvre naissante va être placée sous la protection divine. Le texte de sa consécration, rédigé de la main du docteur Emery, figure au procès-verbal d'une séance du Conseil qui l'a approuvé. Dans ses termes identiques, elle se renouvellera chaque année pour la Fête du Sacré-Cœur, chez nous traditionnelle avec la solennité de Saint-Luc du 18 octobre.

[1] Détail pittoresque méritant d'être signalé : certains vagabonds trouvaient les bâtiments de l'Hôpital plus confortables sans doute que les voûtes du pont de la Guillotière. Ils escaladaient donc les palissades de planches qui les entouraient pour se procurer un gîte supérieur aux Asiles de nuit. Tant et si bien qu'il fallut préposer à la surveillance des lieux le gardien dont il est question dans un procès-verbal du Conseil.

En voici d'ailleurs la formule émouvante :

CONSÉCRATION AU SACRÉ-CŒUR

« Déposée dans Votre Cœur, c'est en Lui que « la pensée de cette œuvre a reçu son être, son « développement et sa vie. C'est Vous qui avez ras- « semblé les pierres de cette Maison. Nous recon- « naissons et proclamons qu'elle est Vôtre. Vous « qui récompensez le verre d'eau donné en Votre « Nom, daignez récompenser et bénir ses fonda- « teurs et ses donateurs ; bénissez le Conseil et les « Amis de cette œuvre, les Sœurs que Vous avez « choisies pour la gouverner ; bénissez les médecins, « bénissez les malades que Vous nous confiez. O « Jésus ! accordez-nous, par l'intercession de saint- « Luc, de la bienheureuse Marguerite-Marie « et de saint-Vincent-de-Paul, la grâce de Vous « connaître et de Vous faire connaître, de Vous « aimer et de Vous faire aimer, de Vous servir « et de Vous faire servir. »

Soutenue par de tels appuis, l'œuvre qui prélude verra se distendre peu à peu les entraves dont l'esprit de foi du docteur Emery et de ses coopérateurs avait accepté la contrainte. Mais la fleur tardive d'une réussite providentielle ne s'épanouit

qu'avec le temps. L'ère des incertitudes et même des épreuves permet aux plantes vivaces de germer sous le regard de Dieu.

Pendant ses vingt-deux premières années — comme l'a exprimé dans une note intime le grand peintre lyonnais Paul Borel, ami fidèle et animateur précieux de l'entreprise, — « elle se développera à travers l'obscurité, sous la direction de la vénérée Sœur de la Verchère », supérieure de Saint-Luc (1879-1900) après mes Sœurs de Montalembert et de Glos (1875-1879).

Par une lettre du 6 mars 1877, le Conseil d'administration avait soumis aux Evêques de la région, réunis à Lyon pour jeter les bases de notre Université catholique, la double proposition qu'il estimait susceptible de concourir au but poursuivi par leurs Grandeurs. D'une part, en effet, il prenait l'initiative d'instituer, à la Faculté de Médecine de cette Université, la chaire de « Thérapeutique générale et de Matière médicale », autour de laquelle viendraient se grouper les autres fondations de chaires. Par ailleurs, il mettait à la disposition des Evêques « l'Hôpital où, disait-il, fonctionne, depuis bientôt deux ans, une Clinique d'Homéopathie avec Dispensaire ».

« En prenant, ajoutait l'exposé des motifs, cette
« initiative d'organiser à la future Faculté l'*ensei-*
« *gnement général de la Médecine*, le Conseil va
« au-devant de l'objection pouvant résulter de la
« méthode médicale suivie à Saint-Luc, si l'on
« pouvait croire qu'il voulut lui imposer la couleur
« d'une doctrine particulière. Telles ne sont nulle-
« ment ses intentions. Il n'entend pas davantage
« lier l'Université Catholique à l'obligation de
« placer les bâtiments de sa Faculté de Médecine
« sur les terrains de l'Hôpital Saint-Luc, ni
« même dans le quartier où il est situé. Par l'offre
« d'une mise à disposition dudit Hôpital (fût-ce
« dans la forme d'une cession de propriété), ses
« administrateurs désirent ajouter à l'enseignement
« général de la Médecine celui d'une méthode
« nouvelle à laquelle on fait librement appel en
« tous pays et que beaucoup de jeunes médecins
« cherchent à connaître, sans que nulle part, en
« France du moins, on puisse leur en fournir les
« moyens ».

Et voici la conclusion de ce document :

« Fondé par ses adhérents, entretenu par eux
« dans la mesure des ressources qu'il tire de son

« propre fonctionnement, l'Hôpital Saint-Luc n'a « pas un centime de dettes et peut continuer à se « développer par lui-même. La Providence a voulu « que, dès l'origine, il fut confié et maintenu à des « Catholiques. Perpétuer leur œuvre par les insti- « tutions que fonde l'Eglise, c'est là notre objectif. « Ainsi, les croyants que nous sommes recueille- « raient-ils le fruit de leurs efforts, ils osent dire de « leur réussite. Ce mot nous est permis après les « difficultés dont nous avons été entourés, mais que « l'intervention providentielle a dissipées. »

Si cette lettre aux Evêques, inspirée d'un mobile des plus louables, n'a pas eu de suite, elle n'en est pas moins à retenir comme un geste de solidarité chrétienne envers la cause des Facultés libres qui devait aboutir à l'enseignement supérieur, dans notre ville, de la Théologie, des Lettres, des Sciences et du Droit, sauf à celui de la Médecine dont la création de l'Hôpital Saint-Joseph devança le projet demeuré depuis lors en suspens.

Durant la phase liminaire de la vie de Saint-Luc, la clientèle des médecins homéopathes ne s'était pas étendue au point de pouvoir lui assurer un nombre suffisant d'hospitalisations, en dehors

des cas traités au Dispensaire. De telle sorte qu'une partie des salles et des chambres demeurait inutilisée et qu'en janvier 1895 seulement le Conseil se préoccupera de meubler l'aile droite de la construction, non encore entièrement aménagée. Pour couvrir cette dépense, on mit en train une souscription dont le produit semble avoir été appréciable.

L'augmentation correspondante du nombre de lits motiva même la demande d'une sixième Sœur qui vint renforcer la Communauté.

Le temps approche d'ailleurs où, passée « l'ère de l'obscurité » dont parlait M. Paul Borel, Saint-Luc va se transformer, en ajoutant la Chirurgie à la Médecine homéopathique, sous la présidence de M. Lodoïs Meaudre, appelé par la confiance de ses collègues à la tête du Conseil, au lendemain du décès de l'inoubliable docteur Emery, survenu en 1884.

Ainsi allons-nous entrer, après vingt-sept ans d'une existence modeste, dans la période des améliorations successives dont il est intéressant de suivre la progressivité continue.

III

L'ÈRE DU DÉVELOPPEMENT

La loi du 9 avril 1898 — qui, en présence de l'essor industriel, a imposé aux employeurs l'obligation d'assurer leurs ouvriers contre les risques des accidents du travail — devait avoir pour résultat d'étendre le domaine de la Chirurgie et d'en codifier l'application à toute la classe des salariés.

Le mérite du docteur Marius Siraud, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, fut de pressentir cette évolution et de proposer à l'Administration de Saint-Luc d'organiser une Clinique affectée au traitement de ces sortes de cas et d'autres interventions généralisées.

Le fait que la fondation de l'Hôpital avait envisagé l'exercice spécial de la Médecine homéopathique n'était pas un empêchement dirimant. Les

membres du Conseil, gardiens de l'esprit de leurs devanciers, en jugèrent ainsi, sans nulle objection de la part des médecins homéopathes.

Dans une délibération du mois de novembre 1902, ils émettaient un avis favorable aux suggestions du professeur Siraud et l'on chargea M. Rostagnat, architecte, d'établir le plan des salles de pansement et d'opération dont l'inauguration eut lieu le 8 décembre, en la fête de l'Immaculée Conception.

Le fonctionnement de ce Service, auquel allait être adjoint, dès l'origine, l'illustre docteur Alexis Carrel[1], a permis de réaliser un programme autrement vaste que celui du début. L'afflux de la clientèle chirurgicale dépassera bientôt les moyens disponibles qu'il faudra multiplier successivement, dans la proportion des besoins accrus.

Des Sœurs viendront, tour à tour, augmenter l'importance de la Communauté, le nombre des assistants et du personnel accusera une courbe ascendante, des améliorations intérieures seront effectuées, des constructions entreprises. Un vent

[1] Le docteur Carrel n'est resté que peu de temps à Saint-Luc, avant son départ pour l'Amérique où il devait acquérir la notoriété que l'on sait.

d'améliorations ininterrompues soufflera sur Saint-Luc. Il suffit de compulser une fois encore les registres de l'époque pour s'en rendre compte. La mention chronologique des faits essentiels qu'ils relatent, de 1902 à ce jour, si elle n'apparaissait fastidieuse, permettrait de l'établir sous un énumératif éloquent. Bornons-nous à en recueillir la substance.

Dans le courant de mai 1901, le Conseil avait inscrit au premier budget de ses œuvres (qu'un chapitre ultérieur énumérera) la création d'un Patronage pour les enfants de la paroisse Saint-André sur le territoire de laquelle est situé l'Hôpital.

En mai 1903, le service de l'Aumônerie, antérieurement assuré par cette paroisse, revient à la Providence du Prado qui lui affecte le Père Blain [1].

Au mois d'octobre 1903, ma Sœur Martha remplaçait comme supérieure ma Sœur de la Bourdonnaye qui avait succédé elle-même à ma Sœur de la Chevalerie, venue après la mort de ma Sœur de la Verchère [2].

[1] Le Père Blain, décédé à Saint-Luc en juillet 1938, y exerça pendant trente-cinq ans son fructueux ministère. Il a eu pour successeur le Père Madamour, aumônier actuel.

[2] Ma Sœur Martha est décédée à Saint-Luc le 23 janvier 1909, à l'âge de 43 ans. Ma Sœur de l'Eglise lui avait été adjointe comme assistante.

Simultanément, M. Lodoïs Meaudre ayant quitté Lyon pour se fixer à Paris où il mourut vers la fin de 1912, M. Paul Brac de la Perrière prenait la présidence du Conseil qu'il occupa treize ans avec une rare distinction.

C'est sous son habile impulsion que Saint-Luc a rapidement progressé, en poursuivant un dessein méthodique, comme cela ressort des constatations suivantes :

Mars 1905 . .	Installation de l'Ophtalmologie avec le docteur Jacqueau.
Octobre 1905.	Installation de la Mécanothérapie et du Massage.
Octobre 1906.	Installation de l'Oto-Rhino-Laryngologie avec le docteur Garel, médecin honoraire des Hôpitaux, créateur de cette spécialité.
Mars 1908 . .	Installation de la Radiologie avec le docteur Arcelin.

On établit des règlements pour les internes dont le recrutement sera même soumis à un concours d'admission (mai 1908) qui, dans la suite, n'a pas été maintenu.

Le rez-de-chaussée du bâtiment d'Apollon (encore doté de son nom profane) est disposé en salle commune pour les accidentés du travail (juin 1906).

Les locaux de la Communauté se complètent d'un dortoir (octobre 1905). Un autre dortoir servira à loger les infirmières (mai 1906). Une blanchisserie enfin est envisagée pour le lavage direct du linge (avril 1908).

Cet ensemble de mesures découle de la nécessité des besoins à satisfaire[1].

Après le décès de ma Sœur Martha dont la perte prématurée suscite de vifs regrets, c'est ma Sœur Coutenson qui devient Supérieure (mars 1909).

Dans la même séance où le Conseil lui souhaite la bienvenue, une importante décision intervient : celle de transformer la Société civile de Médecine Pratique en une Société anonyme au même capital de 100.000 francs. L'opération se formalise au cours d'une assemblée générale extraordinaire du 26 avril 1909, mais ce sera seulement le 26 mars 1920 que, modifiant la dénomination primitive de

[1] En ce qui concerne la décoration extérieure, les pelouses et les massifs, ornant le parterre sis devant la façade principale, datent du printemps de 1910.

« Société de Médecine Pratique », une autre assemblée la remplacera par le titre plus simple et plus exact de : « Hôpital Saint-Luc »[1].

Lors de la déclaration de guerre de 1914, le Conseil, réuni le 3 août, offrait à l'Autorité militaire ses services et son organisation, en exposant que son personnel hospitalier se composait de quatorze Sœurs[2] auxquelles se pourraient joindre des Dames de la Croix-Rouge. Cette offre demeurait subordonnée au maintien réduit de l'hospitalisation civile sous sa direction administrative avec le concours du Professeur Siraud, chirurgien en chef, des docteurs Garel, d'Espiney et Vadon. M. Runner, assistant de chirurgie, devait également rester comme interne.

Saint-Luc devint alors l'Hôpital Militaire 187 *bis*, où 2.048 grands blessés de guerre (au lieu de 204 en 1870) ont été soignés depuis le mois d'août 1914 jusqu'à la fin du mois d'octobre 1919. Et M. Paul Treppoz, l'un de nos

[1] Par deux augmentations successives, faites en 1937 et 1939, le capital de la Société anonyme de l'Hôpital Saint-Luc a été porté à son chiffre actuel de 800.000 francs que justifie la valeur de ses éléments d'actif.

[2] La Communauté actuelle comprend vingt et une Filles de la Charité.

administrateurs actuels, contribua, avec son dévouement coutumier, à la bonne marche de cette formation pendant une période critique.

Les procès-verbaux des assemblées d'actionnaires, tenues après la cessation des hostilités, reproduisent les rapports du Conseil soulignant la charge des dépenses qu'il a fallu ou qu'il faudra supporter pour la remise en état des lieux. Les redevances payées par le Service de Santé avaient tout juste permis de joindre les deux bouts. Mais, comme le déclaraient les représentants de la Société, « son devoir patriotique, dicté par les circonstances, se trouvait accompli et il était juste que la chère Maison de Saint-Luc fasse bénéficier nos blessés des soins d'un personnel d'élite [1] ».



Au moment d'assumer la lourde tâche de réparations inévitables, M. Gabriel Phélip, qui, à la disparition soudaine du très regretté président M. Paul Brac de la Perrière, a été choisi pour prendre sa suite, en décembre 1916, est bien l'homme de la situation. Nous jugerons de son labeur à la manière dont il a tout remis en ordre et rattrapé le temps perdu.

[1] Procès-verbal de l'Assemblée du 26 mars 1920.

Dans les premiers mois de 1912, le Conseil avait confié à son architecte, M. Rostagnat, l'étude d'une nouvelle construction, perpendiculaire à la façade postérieure, destinée à une chapelle plus convenable que celle existante[1]. Les locaux situés au-dessous de cette chapelle devaient être attribués à une salle commune (Saint-Jean) et la partie inférieure aux Services d'Ophtalmologie et de Laryngologie. De même, l'exhaussement du hall central servirait à l'installation d'une lingerie.

La guerre ayant interrompu ces travaux, il s'agissait de les achever. M. Paul Borel, apte entre tous à inspirer leur exécution, était mort en 1913, après avoir, suivant les termes du procès-verbal honorant sa mémoire, « consacré, pendant quarante ans, à Saint-Luc, son temps, sa bourse et son cœur ». Il lui laissait, en outre, une précieuse collection de peintures et eaux-fortes dont le produit de la vente devait, selon son désir, se partager avec une Maison charitable d'Oullins. Quelques-unes ornent encore la salle du Conseil.

[1] L'ancienne chapelle occupait, au premier étage du Pavillon central, la salle d'opérations « Professeur Siraud ».

Nos archives consignent maints détails sur la future chapelle, au moment où le gros œuvre en est terminé. Nous y voyons que l'autel est en pierre de Lens, incrustée de mosaïques ; l'intérieur du tabernacle revêtu d'argent doré[1]. Les vitraux peints par Bégule se poseront en juillet 1921, ce qui indique la finition à peu près totale du sanctuaire. Mais, pour la décoration du chœur, on a renoncé à y adapter des fresques de Borel qui ornaient le Couvent des Carmes dont le liquidateur poursuivait alors l'expropriation. Il eut été malaisé de les transporter sans risque de les détériorer.

La chapelle n'en est pas moins d'une sobriété aux lignes harmonieuses et claires, conçue par M. Rostagnat dans un style roman dégagé de surcharges et de faux décors. Sa simplicité fait sa richesse autant que son caractère strictement liturgique. Elle possède des orgues, offertes en 1929 par la famille d'un de nos anciens administrateurs, décédé l'année précédente, M. le baron de Raousset-Soumabre. Elle s'embellit d'une superbe toile, reproduisant la « Descente de Croix » qu'on

[1] Cet intérieur de tabernacle a été exécuté par la Maison Nesme et sa porte dorée par la Maison Florent.

attribue à Philippe de Champaigne, don généreux provenant, en 1931, d'un autre membre du Conseil, M. Jullien de Pommerol [1].

Signalons aussi le beau Christ en bronze et cuivre ciselé dominant le tabernacle et qui constitue l'exemplaire presque unique sorti des ateliers d'art de M. Amédée Cateland, successeur de l'Orfévrerie religieuse Armand Caillat, universellement réputée. De même en est-il des grands candélabres disposés de chaque côté de l'autel [2].

D'autres réparations et améliorations sont mises en train (mars 1922) : amenée d'eau chaude dans les chambres de malades et les lavabos des salles

[1] Ce tableau, mesurant 3 mètres de haut par 2 m. 20 de large, a une histoire qui se résume ainsi : il se trouvait dans l'ancienne chapelle d'une propriété dont disposaient, depuis 1750 environ, les ancêtres de son donateur. Leur précédent propriétaire était un riche personnage, d'origine italienne, du nom de Benaÿ, auquel revient, paraît-il, le mérite de l'introduction en France du moulinage de la soie. C'est par lui qu'au XVII[e] siècle, Philippe de Champaigne (né en 1602 et mort en 1674) fut chargé d'exécuter le tableau en question. Lors de la Révolution, la toile avait été, à raison de sa valeur, démontée, enroulée et mise à l'abri dans un galetas. Vers 1880, un incendie détruisit le local, mais la peinture elle-même a pu être préservée. Seul, son vieux cadre, conservé séparément, disparut sous les décombres.

[2] Pendant la guerre de 1914, la nouvelle chapelle, bien qu'encore partiellement échafaudée, a été livrée à l'exercice du culte.



SAINT-LUC, ACTUELLEMENT

L'Abside et le Clocher de la Chapelle vus du jardin intérieur.

communes ; peintures, blanchiments, faïences murales ; réfection du sol de la Salle Saint-Pierre (qu'on n'appelle plus « d'Apollon ») ; installation d'un bassin-lavoir, etc...

L'arrivée d'une nouvelle Supérieure en la personne de ma Sœur Chaland (février 1924) coïncide avec la création d'un Économat pour le fonctionnement duquel a été désigné M. François Condamin.

Au mois d'octobre de cette même année, la Buanderie, dès longtemps prévue, entre dans le domaine des réalités. On substitue des chaudières neuves à celles qui sont usagées. On étudie le moyen d'obvier à l'humidité des sous-sols où viennent notamment d'être transférées les cuisines. Le problème sera résolu, en 1925, par la disposition d'un fossé d'enceinte autour de l'Hôpital. Cette tranchée a parfaitement éclairé et assaini les locaux inférieurs, qui, comme aération, n'ont plus rien à envier aux autres étages.

A peine ces travaux accomplis, l'Administration se préoccupe de l'insuffisance du nombre de lits que, pour bien faire, il faudrait augmenter jusqu'au chiffre total d'environ 150. Mais alors, la construction s'impose, à l'angle de la rue Jaboulay, d'un

grand pavillon en saillie et de même élévation que le corps de bâtiment principal. Six salles, réparties par deux sur chacun des trois étages, hospitaliseraient une quantité supplémentaire de malades. L'annexe de Saint-Pierre, n'en ayant plus, deviendrait le domicile des Œuvres.

Au mois de janvier 1926, M. Bissuel, architecte, soumet au Conseil les plans de cette grosse entreprise. Bientôt après, les fondations sont en voie d'exécution. L'assemblée des actionnaires a d'ailleurs autorisé un emprunt qui permettra de réaliser le vaste projet dont l'urgence s'impose.

Le pavillon Jaboulay a été inauguré à la fin de 1931, sous la bénédiction de Monseigneur Delay, aujourd'hui évêque de Marseille, alors auxiliaire du Cardinal Maurin. Ce fut l'occasion mémorable du déjeuner qu'il voulut bien présider à Saint-Luc. A cette réception, d'un caractère intime, assistaient les administrateurs, médecins, amis et principaux collaborateurs de l'Hôpital.

Dès lors, six nouvelles salles (Saint-François-Régis, Jean-Gabriel, Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Charles et Saint-André) fournissent, par leur aménagement moderne, des possibilités complémentaires aux Services de la Chirurgie. La

Radio occupe, au sous-sol de l'aile Jaboulay, des locaux répondant à ses besoins.

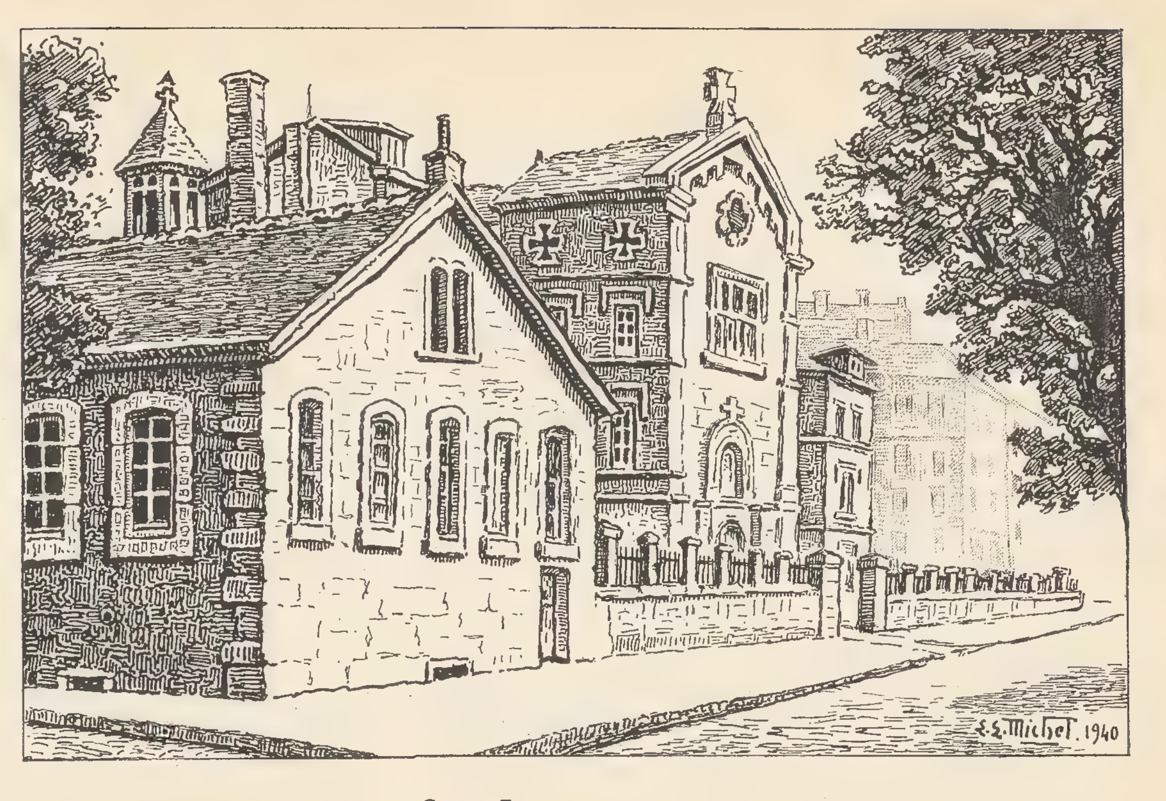
En prévision d'exigences rationnelles, la Salle du Sacré-Cœur réservée aux femmes a été transférée à Sainte-Marie. Des chambres particulières, attribuées également aux femmes, existent aujourd'hui sur l'emplacement de l'ancienne Salle du Sacré-Cœur.

Deux deuils successifs, aussi douloureux l'un et l'autre, vont alors atteindre Saint-Luc.

En octobre 1932, M. Gabriel Phélip était ravi prématurément à nos affections. Entré au Conseil depuis le mois de mars 1900, il le présidait avec un zèle et une compétence donnant libre cours à ses qualités d'homme de cœur et d'affaires, durant seize années d'activité féconde [1].

Et, quelques mois plus tard (février 1933), ma Sœur Chaland s'éteignait pieusement à l'Hôpital, après une courte et inexorable maladie. Ses vertus de charité et son esprit largement ouvert au sens pratique de l'administration laisseront à tous le souvenir de sa bienfaisante et très efficace influence.

[1] M. Gabriel Phélip avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, au titre de président de l'Hôpital Saint-Luc, en août 1929.



SAINT-LUC, ACTUELLEMENT

A. *Clocher de la Chapelle.*

M. Charles Gindre était appelé à la présidence, malheureusement pour une trop brève durée, puisque, en juin 1934, il disparaissait à son tour.

Dans la séance du Conseil du 2 juillet suivant, le nouveau président, M. de Villeneuve, rendait hommage à la mémoire de son dévoué prédécesseur qui, après son père et avant son fils, avait généreusement coopéré à la progression de Saint-Luc.

En février 1933, ma Sœur Goudounêche est intronisée comme Supérieure, au moment où de multiples améliorations vont encore se produire.

Ce sera d'abord celle qui consiste à pouvoir disposer de la grande porte d'entrée pour accéder commodément à l'Hôpital, au lieu d'y pénétrer par la petite porte de l'annexe Saint-Pierre, dans laquelle les brancards des blessés étaient difficiles à manœuvrer. A la fin de 1934, c'est chose faite [1]. Le bureau des Entrées et le cabinet du Conseil, rapprochés de cette grande porte et de l'Economat, centralisent mieux les rouages administratifs. Le

[1] Le tympan de la grande porte, surmonté d'une croix, enchâsse une plaque de marbre rappelant la date de la fondation de l'Hôpital. Le projet de motif sculptural dont la maquette de plâtre avait été établie fut abandonné. D'autres plaques, fixées sur les piliers du portail extérieur, indiquent les divers services de l'Hôpital. Tous ces dispositifs datent de fin 1934.

Dispensaire homéopathique en profite également, puisqu'il bénéficiera d'une nouvelle salle d'attente.

La façade principale, dont la pierre tendre avait été sérieusement endommagée par les brumes du Rhône, offrait un aspect plutôt minable à côté du pavillon neuf de la rue Jaboulay. Force était d'y remédier depuis beau temps par un travail délicat de revêtement en ciment armé qu'on exécuta, avec succès, dans le courant de 1935.

L'insuffisance des salles opératoires et de pansements commandait une extension juxtaposée des services chirurgicaux. De là vint l'idée de leur donner les aises qu'ils réclamaient, en édifiant dans le jardin, de plain-pied avec ces services, une construction d'un seul étage qui leur serait directement reliée. Le pavillon « Père Chevrier » a rempli le but en question.

Il sortit de terre au printemps de 1936. Retardé par des grèves et des complications inattendues, mais finalement doté de tous les perfectionnements désirables, il a été béni et inauguré par le Supérieur du Prado, en la solennité de la fête traditionnelle du Sacré-Cœur, le 4 juin 1937.

Avant la mauvaise saison suivante, un système de chauffage automatique de type tout récent rem-

place les anciennes chaudières dans la zone sud et une amélioration similaire, concernant le secteur nord, parachève, en 1938, le mécanisme de la chaufferie.

Sans interruption aucune, un autre progrès matériel a surgi, en 1937, du souci de loger le personnel mieux qu'il ne l'était précédemment. Des chambres pour les infirmiers et les infirmières, éclairées au moyen de larges jacobines s'ouvrant, à l'est, au sud et à l'ouest, sur la ligne des toitures, leur procureront le confort convenable. Outre des salles de bain collectives, il existe dans ces nouvelles chambres des lavabos individuels alimentés d'eau courante.

Après la dépense d'un monte-malades neuf doublant l'ascenseur de l'aile Jaboulay, après celle d'un frigidaire pour la cuisine et du réseau téléphonique perfectionné, le mobilier et l'appareillage chirurgical font l'objet de diverses acquisitions.

L'une des salles du quartier Saint-Joseph est transformée en chambres de malades (1939). Leur destination est d'être affectées à la Médecine homéopathique disposant déjà de trois Dispensaires : ceux des docteurs d'Espiney et Charles Bernay, dont la fidèle collaboration remonte à bien

des années en arrière[1], et celui du docteur Rousson, venu à Saint-Luc il y a près de cinq ans.

Le 1er octobre 1935, le docteur Siraud prenait sa retraite de chirurgien en chef. Il était remplacé dans cette fonction par le docteur Laroyenne, professeur agrégé et chirurgien honoraire des Hôpitaux de Lyon.

C'est à son initiative, nous le savons, que revenait le mérite d'avoir créé de toutes pièces l'important Service dont nous avons constaté les heureux résultats. Depuis 1902, il lui avait consacré la plus généreuse part de son activité professionnelle. L'honorariat qui lui fut décerné n'était qu'une modeste manifestation de notre gratitude, mais l'hommage s'en manifesta publiquement sur sa tombe[2], dans le discours que M. de Villeneuve prononça au nom du Conseil et où il s'exprimait ainsi :

« Les exceptionnelles qualités de son esprit —
« affiné par une culture qui l'orientait, dans la

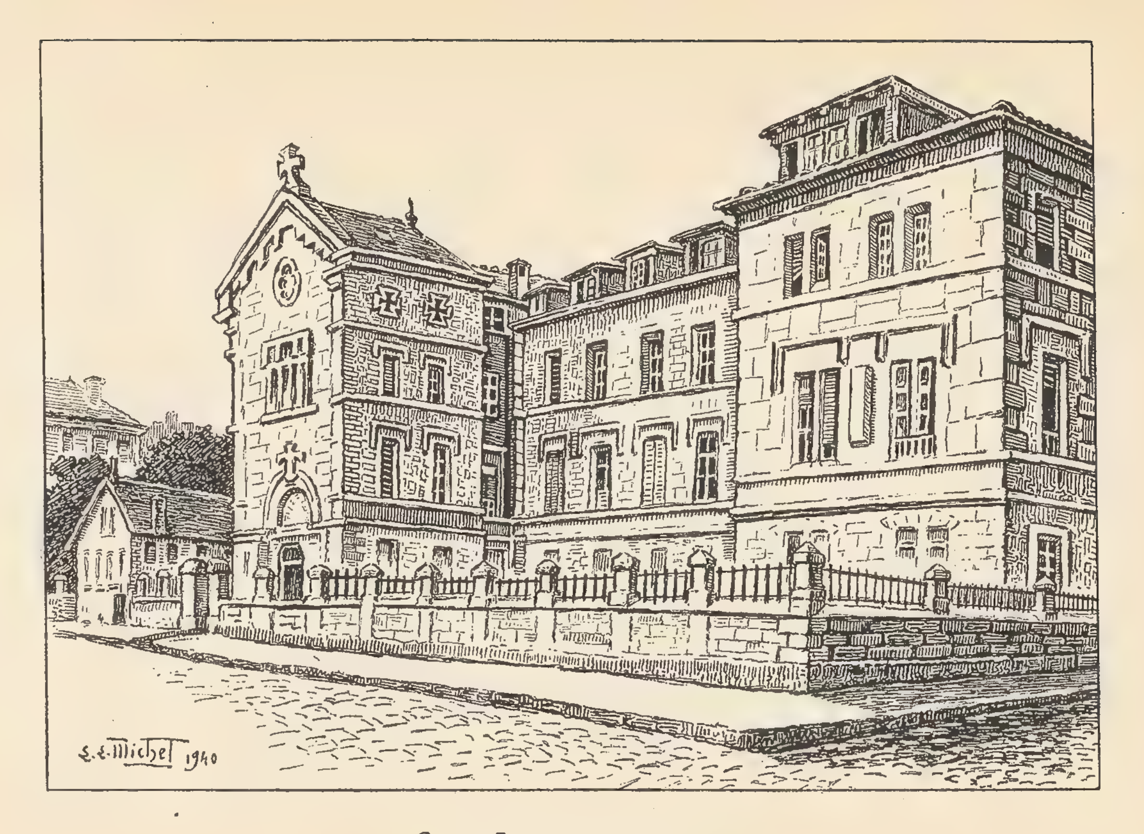
[1] Le docteur Charles Bernay est décédé le 2 juillet 1940, à Saint-Luc, où il exerça pendant quarante et un an la médecine homéopathique. Ex-interne des Hôpitaux de Lyon, chevalier de la Légion d'honneur, sa nombreuse clientèle lui était très attachée. Le docteur d'Espiney est le doyen des médecins de l'Hôpital, dont il fait partie depuis 1897.

[2] Le docteur Siraud est décédé en février 1938.

« prodigieuse fécondité de ses rares loisirs, vers la « fréquentation des lettres, des arts et de tant « d'autres causes désintéressées — complétaient en « lui les dons du cœur. Le nom de Saint-Luc « demeurera toujours uni à sa mémoire, pour y « avoir institué l'une des premières cliniques des « accidents du travail. Initiateur sur le terrain de « la Chirurgie, il y a contribué au perfectionne- « ment des méthodes que poursuivaient sa science « et sa conscience, tout en donnant la mesure de « sa charité. Adressons l'au-revoir consolant de « la Foi dans laquelle il mourut à celui qui « nous quitte pour aller à l'éternité lumineuse « promise aux Bons Samaritains dont il fut, parmi « les meilleurs. »

Une plaque commémorative avec un médaillon de bronze reproduisant ses traits[1], sous les millésimes 1902-1935, ornera désormais le Bureau des Accidents du travail pour perpétuer son souvenir et attester la pérennité de notre reconnaissance. En outre, son nom a été donné à l'une

[1] Ce médaillon de bronze a été offert par la famille du regretté professeur Siraud. Il se complète de deux motifs du sculpteur Chorel figurant un double cortège de blessés civils et militaires soignés par le docteur Siraud.



SAINT-LUC, ACTUELLEMENT

avec le Pavillon Jaboulay formant l'aile droite.

des salles où il opéra durant trente-trois ans.

Pour juger actuellement de la progression qu'a suivie, de 1902 à ce jour, la seule Chirurgie appliquée aux cas de la loi du 9 avril 1898, il suffit de retenir que le total des hospitalisations enregistrées dépasse le chiffre impressionnant de 130.000.

La Radiologie, l'Ophtalmologie et la Laryngologie pourraient fournir des données comparables d'importance.

Tant il est vrai que la marche de Saint-Luc, d'abord hésitante, a progressé d'allure et répondu, rapidement, aux légitimes espoirs de ses fondateurs.

Nous croyons devoir ouvrir ici une parenthèse pour mentionner qu'il s'honore de compter dans son passé, parmi ses collaborateurs intermittents, différentes personnalités du Corps Médical dont tous les noms ne figurent pas au cours de la présente notice[1]. Tel le docteur Alexis Carrel que nous avons signalé plus haut, d'autres de ses grands confrères nous ont appartenu : anciens chirurgiens des Hospices, par exemple, qui savaient trouver auprès des nôtres l'obligeant accueil leur

[1] Pour n'en pas surcharger le texte, nous n'y avons indiqué que les noms des docteurs ayant créé ou dirigé nos divers services depuis l'origine.

permettant de pratiquer de fréquentes interventions. Le souvenir en subsiste qui constitue, pour enrichir ces Annales, la manifestation flatteuse de l'estime qu'ils nous ont témoignée, en venant à nous.

Dans un autre ordre de réminiscences, il semble opportun d'évoquer, à la fin de ce chapitre, notre participation à l'Exposition des Œuvres Catholiques de 1936 et au Congrès Marial de 1939.

A l'occasion de cette dernière apothéose de la Vierge, le mois de juin de ladite année fut marqué par deux cérémonies mémorables. Le 6, la vénérable statue de Notre-Dame du Bon-Conseil quittait l'antique chapelle de Fourvière pour descendre à Saint-Luc où elle reçut le tribut de nos prières. Et, à quelques jours de là, le 18, une procession du Saint-Sacrement, motivée par la solennité de la Fête-Dieu, se déroulait avec deux reposoirs dans le jardin de l'Hôpital, pour restaurer une coutume interrompue. Double et pieuse cérémonie extériorisant les sentiments de perpétuelle reconnaissance que nous devons à la Madone et à son divin Fils [1].

[1] Notre gratitude s'accroît envers la Providence qui a épargné Saint-Luc pendant la récente occupation de Lyon par les armées allemandes. Classé comme service civil au cours de la guerre de 1939-40, il a hospitalisé un grand nombre d'ouvriers de la Défense Nationale et d'employés de la S. N. C. F.

IV

LES ŒUVRES ET L'ESPRIT DE SAINT-LUC

Les œuvres de l'Hôpital s'inspirent de l'esprit de charité qui anima ses fondateurs. En dehors du cadre où fonctionne son objet statutaire, nous devons, à leur exemple et à leur suite, pourvoir aux besoins de ces œuvres dans la plus large mesure de nos possibilités.

C'est l'obligation chrétienne d'assister les pauvres et d'encourager certains organismes de la vie sociale qui a donné lieu aux participations d'ordre extérieur dont l'esquisse se doit ajouter à la matière des précédents chapitres.

Le territoire de la paroisse de Saint-Luc est le plus proche à atteindre. Y soulager la misère a été la préoccupation de nos prédécesseurs. L'accomplis-

sement de ce devoir revêt, à l'heure actuelle, les deux principales formes que voici : la première consiste à faire visiter des foyers infortunés de la Guillotière par une de nos Sœurs chargée de l'office en question et bien connue dans le voisinage; la seconde a pour but de distribuer des bons de soupe à une clientèle de miséreux jugés dignes de sollicitude.

Devenu vacant après la construction du bâtiment Jaboulay, le vieux pavillon Saint-Pierre était tout désigné pour recevoir les Patronages de Saint-André et offrir un asile à sa Vente de Charité annuelle. Le Conseil d'administration l'a muni, en 1936, d'un cinéma parlant et sonore, à l'intention des malades hospitalisés et des jeunes spectateurs de la paroisse.

Mais, à côté de la grande salle où ont lieu ces réunions, il existe un Cercle catholique, « le Foyer de Saint-Luc », qui recrute ses membres parmi les étudiants en médecine de l'École de Santé Militaire. Ce Foyer a un aumônier pour directeur, une messe privée chaque dimanche, des conférences, des livres et revues, un poste de T. S. F. et un piano. On y sert même le petit déjeuner au sortir de la chapelle. A deux reprises,

en 1939, Son Eminence le Cardinal Gerlier a honoré de sa présence le Groupement des « Santards » qui est l'une de nos œuvres de prédilection [1].

De 1921 à 1931, des enfants d'ouvriers hospitalisés, dont l'état d'anémie exigeait une cure

[1] C'est en 1930 que Saint-Luc a eu la satisfaction d'ouvrir ses portes aux « Santards », venant de la Maison des Etudiants Catholiques (la M. E. C.) de la rue Montesquieu. Quelques années auparavant, cinq à six d'entre eux s'y étaient groupés sous l'impulsion amicale et exemplaire de Jean Guy, âme d'élite qu'il est permis de nommer, puisqu'il a reçu sa récompense. Bientôt, l'embryon de ce petit groupe — dont les Pères Monier, Rondet et Gaudiche, S. J., s'occupèrent tour à tour — se développa au point qu'il lui fallait trouver un lieu de réunions hebdomadaires. Déjà celui des Scouts du quai Gailleton s'avérait insuffisant. Leur nouvel aumônier, le Père Joseph Vernet, demandait alors asile à l'Hôpital où M. Gabriel Phélip et ma Sœur Chaland les accueillirent du mieux possible, en mettant à leur disposition la salle d'attente de l'Homéopathie (Bureau actuel des Entrées). Ils avaient des séances d'études et même un journal intitulé *Entre Nous*, mais pas encore un local assez vaste pour les aisances nécessaires. Quand l'édification de l'aile Jaboulay eut libéré le rez-de-chaussée du Pavillon Saint-Pierre, ils s'y installèrent d'une façon plus confortable. En novembre 1932, le " Foyer Saint-Luc " était inauguré en présence des Administrateurs et de la Supérieure de la Communauté. Au moment de la mobilisation qui dispersa ses membres, leur effectif dépassait la centaine. Cette œuvre, de portée apostolique et patriotique, a donc suivi une progression remarquable. Nos « Santards » ont répondu à l'appel que leur adressait, avant la guerre, le Général Weygand après le Cardinal Gerlier, deux des plus hautes personnalités de France.

d'air et de soleil, ont été envoyés à la Maison de convalescence de Sylvabelle sur la côte méditerranéenne des Maures, où nous disposions de plusieurs lits à leur intention. Actuellement, c'est par une contribution à l'œuvre paroissiale des Colonies de vacances que nous suppléons aux villégiatures dans le Midi.

En outre de ces procédés pratiques de participer à des actes charitables, l'esprit de Saint-Luc engendre d'autres manifestations de la grâce divine qui s'inscrivent au livre d'or secret de sa vie intime : baptêmes d'adultes, conversions, touchants témoignages du redressement des âmes. Le soulagement des misères physiques s'accompagne parfois de guérisons morales bien consolantes.

Dans l'atmosphère de ce « Chez nous », qui dégage un parfum vraiment familial, les cœurs sont pris et retenus par une de ces attractions mystérieuses dont il faut avoir éprouvé la bienfaisante influence pour en goûter tout le charme.

Puisse-t-elle inspirer, au travers des jours d'épreuve et d'expiation que l'avenir réserve à la France et à notre cité meurtries, les résolutions de patiente endurance indispensables aux continuateurs d'une œuvre si manifestement bénie du Ciel!

Et puissent ceux qui écriront la suite de son histoire, après le deuil national sous les voiles duquel s'interrompt le récit d'un passé de soixante-dix ans, y inscrire des événements moins douloureux que la dramatique guerre dont la fin coïncide avec l'achèvement de cette courte monographie !

Juillet 1940.

EUGÈNE DE VILLENEUVE,
Président du Conseil d'Administration.

V

ANNEXES

ADMINISTRATEURS DE L'HOPITAL DÉCÉDÉS DEPUIS SA FONDATION EN 1869[1]

MM.

Docteur Eugène EMERY	1885
Alphée SERVAN	1887
Magloire MARTIN	1893
Docteur Jean-Baptiste GALLAVARDIN	1898
Hippolyte BRISSON	1898
Joannès GINDRE	1899
Cyprien LACROIX	1900
Antoine RICHARD	1903
Joseph EMERY	1911
Lodoïs MEAUDRE	1912
Alfred LACOMBE	1913
Paul BOREL	1913
Paul BRAC de la PERRIÈRE	1916
Camille FRACHON	1917
Léo ROBIN	1918

[1] Les millésimes indiquent les années des décès.

MM.

Baron A. de RAOUSSET-SOUMABRE	1927
Gabriel PHÉLIP	1932
Charles GINDRE	1934
Victor BÉRARD	1938

PRINCIPAL BIENFAITEUR A LA FONDATION

M. LEGRAS, de Paris	1876

PRÉSIDENTS SUCCESSIFS DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.

Docteur Eugène EMERY	1869-1885
Lodoïs MEAUDRE	1885-1902
Paul BRAC de la PERRIÈRE	1902-1916
Gabriel PHÉLIP	1916-1932
Charles GINDRE	1932-1934
Eugène de VILLENEUVE	1934 à ce jour.

SUPÉRIEURES SUCCESSIVES DE LA COMMUNAUTÉ DES FILLES DE LA CHARITÉ

Sœur de MONTALEMBERT	1875-1877
— de GLOS	1877-1879
— de la VERCHÈRE	1879-1900
— de la CHEVALERIE	1900
— de la BOURDONNAYE	1900-1903
— MARTHA	1903-1909
— COUTENSON	1909-1924
— CHALAND	1924-1933
— GOUDOUNÊCHE	1933 à ce jour.

CONSEIL D'ADMINISTRATION ACTUEL

MM.

Eugène de VILLENEUVE, ✱, ✠.	*Président.*
François JULLIEN de POMMEROL . .	*Administrateur.*
Paul TREPPOZ.	—
Régis de SORAS	—
Joseph EMERY, ✠.	—
Robert PHÉLIP, ✠	—
Joannès GINDRE, ✱, ✠.	—
Louis PAYET	—

ÉCONOMAT

MM.

François CONDAMIN, ✠	*Econome honoraire.*
Joseph LA MACHE, ✠, ✠, ✠ . . .	*Econome titulaire.*

AUMONERIE

Père MADAMOUR, prêtre du Prado.

MÉDECINS ET CHIRURGIENS EN SERVICE

Homéopathie.

Docteur d'ESPINEY.
Docteur Charles ROUSSON, ✠.
Docteur L. ALLOUARD, ✠.

Chirurgie.

Docteur Lucien LAROYENNE, ✱, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, chirurgien honoraire des Hôpitaux, Chirurgien en chef.

Docteur Eugène MUGNIERY, ✵, ✠, ancien interne des Hôpitaux et aide d'anatomie à la Faculté. Chirurgien.

M. Xavier RUNNER, ✠, infirmier-chef.

Urologie.

Docteur Léon THÉVENOT, O. ✵, ✠, ✿ I., professeur agrégé à la Faculté de Médecine.

Docteur Henri MOREL.

Chirurgie infantile.

Docteur Paul VIGNARD, ✵, chirurgien honoraire des Hôpitaux.

Radiologie - Electricité médicale.

Docteur Fabien ARCELIN, ✵.

Radiumthérapie.

Docteur Thomas NOGIER, ✵, ✠, ✿ I., lauréat de l'Institut et de l'Académie de Médecine, professeur agrégé à la Faculté.

Ophtalmologie [1].

Docteur Arthur JACQUEAU, ✵, ✠, ex-chef de clinique ophtalmologique à la Faculté de Médecine.

Docteur Dominique DUMAS, ✵, ✠, assistant.

[1] A partir du 1er janvier 1941, le nouveau titulaire de ce Service sera le docteur Louis Paufique, ancien interne des Hôpitaux, ex-chef de clinique ophtalmologique à la Faculté, assisté du docteur Georges Bonnamour, ancien interne des Hôpitaux, chef de clinique ophtalmologique à la Faculté.

Oto-Rhino-Laryngologie.

Docteur Auguste GIGNOUX, ✠, ancien interne des Hôpitaux.

Docteur Gabriel GARNIER, ✠, ancien interne des Hôpitaux, assistant.

Appareil digestif.

Docteur Pierre BERNAY, ancien interne des Hôpitaux.

PHARMACIE

Mlle Paule CHULLIAT.



TABLE

I. — Origines providentielles 5

II. — L'ère des difficultés 15

III. — L'ère du développement 23

IV. — Les œuvres et l'esprit de Saint-Luc . . 47

V. — Annexes 51

Imp. A. Rey, Lyon. — 121.663

